

NIKOLAJ FROBENIUS

Branches obscures

roman traduit du norvégien par
Céline Romand-Monnier

ACTES SUD

AVRIL, 2012

— Bonne nouvelle, Jo! Ton roman est sorti de l'imprimerie.

L'exclamation me fit sursauter, car Iben Hole n'était pas du genre à clamer son enthousiasme au téléphone, elle n'était pas du genre à élever la voix, je la qualifierais plutôt de chuchoteuse, c'est quelqu'un qu'on écoute la nuque tendue, angoissé à l'idée de ne pas saisir ce qu'elle lâche apparemment par inadvertance. Stupéfait, je plaquai le mobile contre mon oreille et l'entendis respirer à l'autre bout, me rendant compte au même instant que je ne lui avais pas répondu, je n'avais pas prononcé un mot ni proféré ne serait-ce qu'un son pour confirmer que le message était reçu.

— Jo? Tu es là?

— Oui, oui. Je suis là.

Les yeux plissés, je regardai la mer et notai que je souriais. Sur l'horizon, un cargo cheminait lentement.

— La couverture est bien, observa-t-elle de sa voix douce habituelle. Je te l'envoie ou tu veux venir le chercher toi-même à la maison d'édition?

Iben était mon éditrice depuis mes débuts d'écrivain, six ans auparavant. Parmi mes collègues, on ne l'appelait que par son surnom, le Faucon, car c'était

une lectrice au regard acéré, une lectrice critique et avertie, qui avait de surcroît la réputation de pouvoir sauver des textes à la dérive.

— Je suis à Stavern, au chalet, répondis-je en contemplant la plage où ma fille, Emma, jouait avec une petite copine du coin à lunettes rondes. Tu n'as qu'à me l'envoyer.

On était début avril et le soleil était vif, envahissant. Pâques venait de passer, mais nous avions prévu de rester encore quelques jours. Agnete, ma compagne, n'avait pas besoin d'être en ville avant la semaine suivante, nous étions censés être en vacances prolongées, mais je ressentais déjà le besoin impérieux de rentrer en ville, de m'asseoir avec le roman, de le parcourir page par page, de vérifier la pagination, la typographie, de toucher le papier, d'examiner la couverture. Je levai la main devant mes yeux. Les deux fillettes avaient trouvé une vieille rame entre les pierres et la traînaient dans l'herbe pâle vers le chemin de terre. La rame était noire et glissante, on l'aurait dite enduite de pétrole. Les fillettes perdirent prise et la firent tomber entre elles, et je me demandai ce que diable elles voulaient faire de cette maudite rame.

Emma se mit à appeler :

— Papa!

— Je grimpe dans ma voiture demain matin, annonçai-je à Iben en faisant deux pas vers le ponton. Je t'appelle en arrivant chez moi.

— Bien. Appelle-moi à ce moment-là, dès que tu auras pu le regarder. Au fait, tu as vu la bande-annonce à la télé?

— La *bande-annonce*?

— De l'Émission littéraire...

— Ah. Non.

Une chaîne avait apparemment fait un petit bout de publicité pour l'émission culturelle dans laquelle j'allais être interviewé.

— Ça allait ?

— C'était...

La phrase fut interrompue par un affreux sifflement sur la ligne, puis sa voix disparut.

— Iben ?

Mais le téléphone ne faisait que cracher, et je m'imaginai un instant qu'Iben n'arrivait pas à prononcer les mots, avait été frappée d'une sorte de paralysie phonique, où les cordes vocales ne parvenaient pas à véhiculer de mots entiers, mais simplement des sons gutturaux insaisissables.

— Mo... forb... ann... mfrg...

— Iben. Tu es là ?

Puis la communication fut coupée, je raccrochai et descendis rejoindre les deux filles et l'aviron visqueux.

J'avais écrit un roman autobiographique sur mon enfance, un chapitre sombre et dérangeant de mon histoire personnelle, et jamais je n'avais reçu une attention pareille pour un manuscrit, jamais les gens de la maison d'édition n'avaient été aussi engagés et enthousiastes. Ça va se débloquer maintenant, avaient-ils été plusieurs à prédire, et je crois qu'ils entendaient par là que mon œuvre allait enfin toucher un large public. Ce point précis ne m'importait pas tant, le principal n'était pas le nombre de personnes qui liraient mon livre. En revanche, il était pour moi d'une importance déterminante que celles qui le liraient le perçoivent comme authentique. Le roman dépeignait des événements et des personnages de ma propre vie,

et jamais je n'avais osé écrire quelque chose d'aussi personnel, vrai et authentique. À cet égard, me disais-je, ce roman constituait une percée pour moi en tant qu'écrivain. Afin de brosser aussi précisément que possible ce qui s'était passé, j'avais particulièrement travaillé sur ce texte. J'avais rouvert d'anciennes plaies. Plongé la tête dans des affaires que j'avais seulement voulu oublier. Et le lecteur le remarquerait peut-être, que j'étais sorti de mon cocon, comme on dit, pour parvenir à capturer ces événements perturbants d'une manière satisfaisante.

Pâques avait été tardif et Stavern était déjà printanière. Nous déjeunâmes sur la terrasse. Le chalet appartenait au père d'Agnete, c'était une construction fonctionnaliste des années 1970, discrètement rénovée quelques années plus tôt, rien de sophistiqué, mais un style pur et efficace. Depuis qu'il avait pris sa retraite, son père y habitait la majeure partie de l'année. Là, il voyageait avec un ancien camarade de l'école d'architecture. Ils allaient apparemment visiter d'anciens vignobles restaurés dans le Sud de la France, mais l'affaire me semblait ressembler surtout à un prétexte pour passer un mois à se souler quotidiennement. "N'hésitez pas à aller au chalet pendant mon absence", avait-il dit, et Agnete avait saisi l'occasion.

Son père était un homme ténébreux et élégant, mais peu disert. À la réflexion, je ne savais presque rien de lui, et Agnete m'en parlait rarement. Je savais qu'il avait élevé sa fille seul, la mère d'Agnete avait succombé peu après sa naissance à un accident vasculaire cérébral. Mais je n'avais pas l'impression que *cela* le taraudait. De manière générale, il paraissait remarquablement

content, c'était l'impression que j'avais toujours eue, que c'était l'un de ces hommes qui se satisfont pleinement de leur propre compagnie et n'ont à strictement parler pas besoin d'autres gens. À l'exception d'Agnete, il manifestait envers les autres une indifférence nonchalante appuyée. Avec Agnete, il échangeait des regards furtifs et des remarques incomprises d'autrui, ils avaient comme développé leur propre langage père-fille intime et insaisissable.

Physiquement, Agnete ne lui ressemblait pas beaucoup. Elle avait les cheveux clairs, son visage était délicat et sa peau si pâle que beaucoup la croyaient malade. Agnete, c'était la fille la plus discrète de la classe, celle qui ne parlait jamais fort et ne levait la main qu'en cas de nécessité absolue. C'était la fille du rang du fond dont personne ne faisait grand cas, et dont on remarquait à peine les absences.

Mais il y avait deux côtés chez Agnete, je l'avais découvert relativement vite.

La fille discrète, gentille et modeste.

Et l'élève forte en thème, futée, complexe, impitoyable.

Agnete était sans nul doute l'élève la plus ambitieuse de notre classe. Elle se cachait dans le dos de Katinka la cool, mais je m'aperçus que c'était elle qui chuchotait quoi faire à sa copine. Agnete n'aimait pas se tenir au premier plan, mais elle voulait bien être numéro un. Elle voulait entrer dans les meilleures écoles. Elle voulait devenir avocate et gagner des millions et vivre dans une villa luxueuse avec piscine. Elle voulait avoir une grande famille incroyablement réussie. Ses yeux brillaient quand elle en parlait.

C'étaient là des rêves infantiles et, devenue adulte, elle se gaussait de ce qu'elle avait été petite. "D'une

ambition éhontée, faisait-elle en riant. Punaise! Je ne sais pas d'où ça me venait. Personne dans ma famille n'est comme ça. Et moi non plus, je ne suis pas comme ça!"

Mais les gens qui connaissaient Agnete savaient tous que c'était de la coquetterie. Son attitude et ses idéaux avaient beau s'être adoucis, nous savions qu'un petit monstre calculateur résidait encore dans sa tête et qu'il observait et évaluait son environnement à l'affût de possibilités de monter, d'avancer dans le monde.

Je ne la trouvais pas duplice ou fausse. C'était plutôt qu'elle avait deux côtés qui dominaient en alternance. Une fille incroyablement gentille, effacée. Et une stratège implacable. Parfois j'avais le sentiment de vivre avec plusieurs personnes en une seule et même femme. Mais j'avais appris à aimer ces deux côtés, ou peut-être : la combinaison des deux, si elle avait seulement été l'Agnete super gentille, modeste, ç'aurait ça aussi, fini par être insupportable.

Je saisis la théière et lui resservis du thé.

— Je vais remonter en ville demain. Le premier exemplaire du roman est arrivé. J'ai envie d'y porter un œil attentif.

Elle acquiesça.

— Vas-y.

— Tu n'es pas fâchée?

Je lui lançai un regard en coin.

— Fâchée? Bon sang, Jo! Vas-y.

Elle savait bien combien il m'importait de vérifier que tout dans le livre était comme il fallait. Il pouvait s'être glissé des erreurs, une fois, nous avons été obligés d'envoyer l'intégralité d'une première édition au pilon pour une grossière faute de césure.

Je remuai une cuillère de miel liquide dans mon thé et le regardai se dissoudre.

— On se débrouillera...

Sur le sentier, Emma accourait avec une entaille sombre sur le bras. Ce n'est qu'en me levant que je vis qu'elle riait.

Agnete me lança un regard avec un sourire surpris.

— Tu as cru qu'il s'était passé quelque chose ou quoi?

— Je ne sais pas...

Je criai à Emma :

— Qu'est-ce que tu as sur le bras?

Emma s'arrêta juste au-dessous de la terrasse. Stupéfaite, elle se regarda, détacha un ruban d'algue noire de son avant-bras et le lança vers la terrasse.

— Ben, c'est juste une algue!

L'algue atterrit sur ma chemise et je détachai la grappe poisseuse, la fis tourner au-dessus de ma tête et la renvoyai sur Emma. Elle se cacha, en riant.

Elle avait six ans. À l'automne, elle allait commencer l'école.

Une fois Emma couchée, je trouvai la bande-annonce de l'Émission littéraire sur internet. Agnete se laissa glisser dans le canapé à côté de moi. Souvent, elle produisait des commentaires impitoyables sur les émissions culturelles, qu'elle jugeait prétentieuses et futiles, j'avais donc de l'appréhension chaque fois que j'allais lui en montrer une à laquelle je participais.

La bande-annonce ne durait que trente secondes et montrait mon visage, celui de Siri Greåker, l'animatrice, et la couverture du livre.

Agnete déclara :

— Ça a l'air bien!

Elle attrapa alors ma main, et je sentis ses doigts chauds sur mon avant-bras. J'eus des picotements dans la poitrine et me penchai en avant pour l'embrasser. Elle sentait la mousse et la forêt.

— J'avais oublié qu'ils allaient faire un truc comme ça.

Elle coula son doigt d'avant en arrière sur mon bras.

— Ça va peut-être être ta percée, fit-elle d'un ton affectueux.

Agnete était juriste de formation, mais quelques années auparavant elle avait quitté le cabinet d'avocats où on lui prédisait un brillant avenir et, à la surprise générale, pris un poste moins bien payé dans une organisation humanitaire, où elle travaillait essentiellement à assister les demandeurs d'asile. Moi, elle m'avait expliqué : "Je suis quelqu'un de compétitif, mais d'un seul coup, je n'avais plus la force de rivaliser."

Je fermai les yeux, posai la tête sur ses genoux, et demurai ainsi un moment tandis qu'elle me caressait les cheveux. Mes pensées commencèrent à se déliter et je vis l'image d'un éléphant mourant et d'une fille caressant la trompe de la lourde et triste bête.

Le lendemain matin. Je roulai trop vite en direction d'Oslo. À Liertoppen, je crus quelques secondes avoir une voiture de police derrière moi, mais ce n'était qu'une ambulance. J'allumai la radio, Alltid Klassisk. Le *Concerto pour piano n° 21* de Mozart sortit des haut-parleurs. C'était le morceau préféré de ma mère. Je levai le pied.

Alors que je remontais Maridalsveien, la grisaille s'insinua. Notre villa bancale se trouvait au bout de

Frysjaveien, au milieu d'un petit groupe de vieilles maisons en bois. Encerclant ce hameau, avaient peu à peu surgi de nouveaux immeubles, maisons mitoyennes, bâtiments commerciaux et parkings souterrains.

Quand mon père avait acheté la maison, en 1973, c'était encore un quartier ouvrier. Mon père faisait partie de la nouvelle époque, de la nouvelle classe moyenne, même si l'agence de pompes funèbres Uddermann & fils restait indéniablement empreinte de la sobre gravité qui caractérisait les travailleurs de la mort d'alors et n'avait pas encore revêtu le satiné serviable des temps modernes. Parfois, je me disais que ce n'était qu'une question de temps avant que notre maison aussi soit rachetée et démolie, que le terrain soit intégré dans un projet immobilier plus spectaculaire, ayant plus de valeur.

Je garai la voiture dans le garage et allai à la boîte aux lettres. J'entrai dans la maison et allumai la lumière de la cuisine tout en triant le courrier. Pas de colis de livre et aucun avis de passage de la poste, juste une poignée de factures, deux éditions du journal local et une lettre sans expéditeur. J'ouvris la missive sur la table, avec un couteau de cuisine. Mon nom et mon adresse étaient griffonnés en travers du recto en lettres manuscrites hésitantes, comme écrites de la mauvaise main :

Jo Uddermann, auteur.

L'enveloppe contenait une coupure de presse du *Nordre Aker Budstikke*. Au sommet de la page, le journal était daté du 23 octobre 1990. La coupure montrait une photo en noir et blanc de l'ancienne

école de Grefsen, vue de Kapellveien. Le titre indiquait : “École de Grefsen : extinction de l’incendie”.

Je retournai l’enveloppe et la secouai, il n’y avait pas de message.

Était-ce quelqu’un de la maison d’édition qui m’avait envoyé cette lettre, pour rire? J’appelai Iben.

— Pas de livre.

— Curieux.

— Mais j’ai reçu un courrier. Une vieille coupure de presse sur l’incendie de l’école.

— Ah?

— Ce n’est pas quelqu’un de la maison d’édition qui me l’a envoyée?

— Comment? Non, je ne crois pas. Ce doit être quelqu’un qui a vu la bande-annonce.

La bande-annonce. Bien sûr.

— Tu recevras sûrement le livre demain, Jo.

Je raccrochai et jetai un nouveau coup d’œil sur l’article.

Un dessin ornait le bas de la page de journal, une petite tête de mort.

Foutrement puéril, pensai-je en la repliant. Ensuite – quand je regardai les infos, allongé sur le canapé – je n’arrivai pas à me sortir le croquis de l’esprit. Qui donc dessine une tête de mort et la glisse dans une enveloppe pour l’envoyer à un écrivain?

Je voulais appeler Agnete, mais il était déjà onze heures, et elle s’était peut-être couchée avec Emma dans la grande chambre, donc j’y renonçai.

À la fin du journal télévisé, je descendis dans mon bureau au sous-sol et allumai l’ordinateur. Je répondis à quelques mails, et puis restai à ranger mon bureau, je passai un moment immobile à contempler tous les fichiers enregistrés dans le dossier intitulé *La Craie*.

Pendant les semaines où j’achevais mon roman, j’avais été invivable, disait Agnete. Je montais sur mes grands chevaux pour des brouilles, j’étais lointain et distrait, et certains jours d’humeur si lugubre que je n’avais la force de parler à personne. J’avais beau avoir publié déjà trois ouvrages littéraires, le quatrième n’était pas plus facile pour autant. Finir un livre, c’est comme emmener un enfant dans la cour et l’abattre, écrivait Truman Capote. J’avais collé la citation sur le mur comme rappel de ce que je n’étais pas le seul à penser que conclure l’écriture d’un roman était un crime.

J’éteignis l’ordinateur et la lumière du sous-sol, puis remontai dans la cuisine, ouvris une bouteille de vin, en bus un verre et avalai un somnifère. Je dormis pendant huit heures et me réveillai avec un goût farineux dans la bouche, sans souvenir de ce dont j’avais rêvé, malgré mon sentiment que c’était important.

Après le petit-déjeuner, je m’installai dans le jardin avec un café et un vieux polar que je n’avais jamais eu le temps de lire. C’était un roman du mythique écrivain américain David Goodis, et sur la couverture le jeune auteur était photographié derrière un bureau. Il levait les yeux avec une expression évoquant à la fois une profonde résignation et la hargne. Je m’étais toujours dit qu’il fallait que je lise ses écrits, mais je ne m’y étais jamais vraiment mis, il fallait peut-être l’imputer, me disais-je aujourd’hui, au fait que ce n’étaient pas les romans policiers en eux-mêmes qui éveillaient mon intérêt, mais l’histoire personnelle de l’écrivain ; ses “démons intérieurs et son alcoolisme croissant”, son “manteau élimé” et sa tendresse pour son frère attardé mental. Goodis était l’écrivain tragique classique, manifestement talentueux, mais

chroniquement malchanceux, il lui manquait la confiance en soi nécessaire et il s'était fait exploiter par des producteurs de cinéma cyniques. Cas d'école parfait, il avait terminé ses jours dans la fange, probablement battu à mort dans une ruelle où il cherchait, d'un pas mal assuré, un instant de félicité.

Je me représentais maintenant Goodis comme le prototype de l'écrivain du XXI^e siècle ; quelqu'un d'auto-exclu avec les traits d'une personnalité asociale, inutile dans la société technologique de médias de masse, si ce n'est, naturellement, en tant que personne dont les producteurs de cinéma pouvaient dérober les histoires.

Les nuages migrèrent vers la pente herbeuse et la rivière en contrebas de notre maison, je n'étais guère arrivé qu'à la page 11 du roman sur Vince Perry, condamné innocent.

Je revoyais le titre de mon propre livre, la police qu'ils avaient utilisée et la photographie d'un garçon aux cheveux blancs contemplant l'incendie qu'il avait démarré. Ce livre finirait-il lui aussi dans le monceau d'épaves de l'oubli, dans la section des occasions manquées ? Ou serait-il ma percée, vers quoi ?

Lorsque onze heures sonnèrent, j'allai à la boîte aux lettres, même si le courrier était généralement livré plus tard. Il s'y trouvait une enveloppe C5 matelassée, dont je vis en la prenant qu'elle avait été décachetée. Je scrutai la rue dans les deux sens, mais ne vis pas le bout ni d'une camionnette de la poste ni de qui que ce soit d'autre. J'eus néanmoins le sentiment qu'on m'observait.

Assis à la table de cuisine, je fixai la couverture, mais ne trouvai rien à y redire, tout était comme convenu.